



COMPTES RENDUS – CONFERENCES MAPS

LA PROSPECTIVE, UNE PHILOSOPHIE EN ACTION

Philippe Durance

« Avant de définir un futur souhaitable, il faut définir des futurs possibles. La prospective s'intéresse plus au présent qu'à l'avenir, car son but est finalement de s'inscrire dans le présent pour la prise de décisions. » C'est ainsi que Philippe Durance, lors de sa conférence, proposait un dialogue entre le présent et le futur. Une approche très pragmatique qui séduit et qui semble être la panacée, surtout dans l'époque d'incertitude que nous traversons, comme l'avancait le conférencier. L'exemple de la Martinique démontrait concrètement la mise en œuvre de la prospective et appuyait tout particulièrement un de ses points forts : la capacité à rassembler des personnes provenant de milieux complètement différents (un pêcheur et un politicien par exemple) et ainsi donc l'ouverture d'esprit de tels colloques.

Alban Verchère s'intéresse quant à lui à une échelle plus large : les relations entre les pays du Nord et du Sud en lien avec la question du développement durable dans son article de 2003 (VERCHERE). Après avoir lu son article et sa conclusion, nous nous heurtons à une frustration certaine. En effet, en guise de synthèse, nous retrouvons un texte jonché de conditionnels et d'hypothèses qui ne sont finalement guère en lien avec le présent. Verchère propose un futur probable, mais pas réellement souhaité ni souhaitable. A la suite de ses formules mathématiques alambiquées – mais non sans sens – l'économiste suppose que l'aide financière des pays du Nord diminuera et atteindra un seuil permettant plus difficilement aux pays du Sud de développer des industries propres. Avec plus d'une décennie de recul, nous constatons – notamment des suites de la Conférence de Paris sur le climat (COP21) – que les pays du Nord ne rechignent nullement à aider financièrement le Sud. Il reste à attendre quelques décennies supplémentaires afin de savoir dans quelle mesure les projections économiques d'Alban Verchère se réaliseront et à quel point la concurrence se révélera importante.

De manière plus métaréflexive sur la prospective, nous pouvons lire une phrase très parlante dans l'introduction de Verchère : « En raison de son caractère prospectif, cette question n'a pas été étudiée » (206). Si nous comparons la situation actuelle de la prospective et cette remarque innocente, nous voyons clairement les avancées que cette discipline a connues... tout en restant conscient du chemin qu'il reste à faire. Toutefois, déjà en 2003 dans son article, Verchère semblait se heurter à un problème de pragmatisme lorsqu'il écrivait que « en interrogeant un possible futur on vise (...) à éclairer le présent » (206) ; c'est-à-dire qu'il voulait proposer une réflexion active dans le présent alors que Philippe Durance va plus loin et souhaite *agir* dans le présent. Difficile toutefois d'agir dans le présent lorsqu'on connaît la forte propension de la prospective à s'apparenter à de la philosophie abstraite thématissant un futur hypothétique.

BIBLIOGRAPHIE

Verchère A., 2003 : Développement durable et rapports Nord-Sud dans un modèle à générations imbriquées : Interroger le futur pour éclairer le présent. *Recherches économiques de Louvain* 69(2), 205-228.

UNE CRITIQUE SOCIALE DES SCIENCES DU CERVEAU

Francesco Panese

Francesco Panese a introduit sa conférence à l'aide d'un exemple très parlant qui dénote cette cérébralisation du sujet prépondérante aujourd'hui, c'est-à-dire qu'on met le sujet à l'intérieur de la matérialité d'un cerveau. Il mettait en avant la création de l'artiste Cynthia McVay, *Negative Brain* – des images successives de son cerveau qu'elle qualifie elle-même d'autoportrait – pour montrer la place qu'occupe le cerveau dans la culture générale aujourd'hui. Il y a toutefois un problème inhérent à cette survalorisation de la cérébralité, problème que soulignait déjà Philippe Janet dans un cours qu'il donnait dans les années 1924-1925, « L'amour et la haine » : les neurosciences sociales sont pour lui des matérialismes réductionnistes qui proposent des versions du réel simplifiées à l'excès qui taisent la complexité et le dynamisme de la subjectivité sociale.

En outre, lors des « vraies » expériences sur le terrain, avec des « vraies » machines et avec des « vrais » patients, nous constatons en fait que ces derniers sont justement assez rares. Ils sont rares dans le sens que leur nombre n'est pas assez important pour pouvoir tracer une règle générale ou pour tirer des conclusions universelles. Button *et al.* développent cet aspect-là de la taille réduite des échantillons dans les études neuroscientifiques et malgré laquelle les scientifiques ont tendance à croire leurs études significatives : « A clear excess significance bias has been demonstrated in studies of brain volume abnormalities, and similar problems appear to exist in fMRI studies of the blood-oxygen-level-dependent response. » (369). Par rapport à cette pauvreté des échantillons, Francesco Panese se posait cette question : « Comment ce grand écart entre des données rachitiques et des immenses prétentions au savoir peuvent-ils vivre socialement et politiquement ? »

Sans donner de réponse directe, il reste sceptique quant à une éventuelle réponse optimiste à cette question. Toutefois, Panese ajoute une réflexion ontologique à ce discours afin de lui donner une dimension phénoménologique, lorsqu'il dit : « De manière générale, dans le neuro-dispositif contemporain, la question de savoir comment fonctionne le cerveau est inséparable de la question de savoir ce que signifie être "être humain". » Il va également « plus loin » lorsqu'il parle du cerveau et dit qu'il s'agit non seulement d'un organe, mais d'un organe éminemment social qui peut reconfigurer nos terrains habituels. Nous voyons ainsi des pistes de recherche possibles pour les années à venir et l'optimisme n'a pas disparu lorsque nous entendons Joseph Dumit dire que « ce que produisent les neuroscientifiques participe de l'auto-façonnage du soi objectif » ou lorsque nous lisons Button *et al.* : « Small low-powered studies are endemic in neuroscience. Nevertheless, there are reasons to be optimistic. Some fields are confronting the problem of the poor reliability of research that arises from low-powered studies. » (374).

BIBLIOGRAPHIE

Button K.S., Ioannidis J.P.A., Mokrysz C., Nosek B.A., Flint J., Robinson E.S.J. and Munafò M.R. 2013 : Power failure: why small sample size undermines the reliability of neuroscience. *Nature Reviews Neuroscience* 14, 365-376.

Dumit J., 2004 : *Picturing personhood: Brain Scans and Biomedical Identity*, Princeton University Press.

ACCOPMAGNER LA REFLEXIVITE DES PRATICIENS DE LA COOPERATION AU DEVELOPPEMENT : UNE EXPERIENCE D'« ANTHROPOLOGIE IMPLIQUEE »

Philippe Lavigne-Deville

Si la coopération au développement semble être la solution à beaucoup de maux présents dans les pays en voie de développement, Philippe Lavigne-Deville affirme qu'elle ne suffit pas et qu'il s'agit de l'accompagner d'une réflexion socio-anthropologique. Dans l'aide internationale, il n'est pas si rare de voir des projets qui échouent et souvent, nous aurions tendance à les masquer et à mettre en avant nos réussites et nos succès. Une des raisons à cela est la méconnaissance du terrain local, *id est* là où l'aide est apportée, créant ainsi une asymétrie dans la relation entre les aidants et les aidés. Comme l'affirme Lavigne-Deville, les praticiens de la coopération ne sont pas toujours les seuls responsables, les locaux ayant tendance à gommer les tensions qui existent entre eux – réflexe pavlovien d'un groupe lorsque quelqu'un apporte son aide audit groupe. Malheureusement, ceci conduit à des incompréhensions et des problèmes de communication. Même si le conférencier en est conscient lorsqu'il dit que « l'intervention sociale est loin d'être une science, c'est un art du possible dans lequel la réussite n'est jamais donnée *a priori* », il ne mentionne pas la relation partenariale développée par Gregor Stangherlin dans son article : « L'existence d'un partenariat avec une entité clairement identifiée au Sud, formalisé par des accords écrits, est devenue une condition obligatoire afin de pouvoir bénéficier d'un cofinancement des projets ou programmes des organisations non gouvernementales par l'État belge. Cependant la définition du partenaire reste floue. » (62). Stangherlin le dit lui-même, un problème subsiste : la définition du partenaire reste floue. C'est peut-être dans cette direction, vers une évolution de la définition et même de la législation de certains termes, que des solutions peuvent être trouvées.

Philippe Lavigne-Deville propose encore deux autres axes afin d'améliorer les pratiques au sein de la coopération au développement : former des monopratichiens polyconcepteurs et effectuer des capitalisations d'expérience. Le premier consiste à sensibiliser les praticiens à ces questions socio-anthropologiques mais toutefois pas les submerger professionnellement et ne pas en faire des polytechniciens monoconcepteurs. Cette rupture épistémologique consiste à rendre recevables les analyses socio-anthropologiques pour des praticiens non anthropologues. Le second axe consiste à offrir des possibilités aux praticiens de capitaliser leur expérience, à savoir de prendre du recul et de revenir sur l'expérience faite dans le pays aidé. En d'autres termes, on souhaite passer de l'expérience à la connaissance partageable, on souhaite rendre explicite cette réflexion personnelle tacite et peu formalisée. Finalement, dans ces situations hétérogènes et assez générales, Gregor Stangherlin suggère une intervention plus ciblée : « plus l'action est spécialisée et homogène, moins des barrières d'incompréhensions, d'ordre communicationnel, politique ou idéologique, peuvent émerger. » (67).

BIBLIOGRAPHIE

Stangherlin G., 2001 : Les organisations non gouvernementales de coopération au développement, *Courrier hebdomadaire du CRISP* 1714-1715(9), 5-69.